

Le chat dans le sac de Gilles Groulx La cruelle vérité

André Roy

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23688ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2000). Compte rendu de [*Le chat dans le sac* de Gilles Groulx : la cruelle vérité]. *24 images*, (100), 32–32.

LE CHAT DANS LE SAC

de Gilles Groulx

La cruelle vérité

Que notre bonheur était grand quand furent projetés les premiers longs métrages québécois réalisés par effraction à l'Office national du film du Canada et sortis trop brièvement sur quelques écrans, et qui marqueront la naissance définitive de notre cinématographie nationale. Voilà qu'enfin nous pouvions nous voir sur la toile blanche. Voir d'autres Québécois qui nous ressemblaient en ces temps d'espoir et de désir d'appartenance, voir notre métropole, généralement engourdie sous le froid et la neige (mais Dieu que la place Ville-Marie était belle sous le blizzard!). Un bonheur, une chance aussi d'avoir ici quelques têtes fortes comme Gilles Groulx, Gilles Carle, Claude Jutra, qui, dans l'audace et l'intelligence, l'enthousiasme et la ruse, vont dire ce que nous sommes dans toute notre ambiguïté et nos paradoxes.

Les films étaient imparfaits, mais c'est leur imperfection qui nous touchait et nous touche encore. Peut-être parce que essentiellement ces cinéastes à leur premier film s'étaient donné l'ordre d'approcher les Québécois et de les rapprocher. On n'était donc pas surpris que Claude, le protagoniste du *Chat dans le sac*, s'adressât à nous en citant les auteurs (dits révolutionnaires) qui lui importaient, médiatisant ainsi le désir de se définir et par le fait même de nous définir. L'œuvre se devait d'être signifiante, essayant de redoubler le réel qui semblait tant nous échapper. Quoique velléitaire, Claude se déclarait témoin, c'est-à-dire martyr d'une révolution appelée, et surtout le critique le plus cruel de son incapacité à la réaliser. Lucide et si sérieux Claude, que Gilles Groulx, avec sa tendresse toujours un peu brutale et sa rigueur bouillonnante de rage, lançait dans la mêlée, soit dans son aventure politique et son aventure amoureuse, pour nous dire — on le constate maintenant — toute la schizophrénie qui nous rongait déjà. Groulx nous demandait d'écouter ce personnage car, comme nous, Claude était un éternel bavard (grand parleur, petit faiseur) et c'est sa parole qui encore aujourd'hui nous émeut, entre hésitation et affirmation, entre une douleur qu'il cherche à cacher et le péremptoire des discours qui annule son identité.

Le chat dans le sac est un film de replâtrage car il tente constamment de boucher les trous, de masquer les manques, de corriger les dérapages. Par ses multiples digressions, le film est un éternel palimpseste, ouvrant constamment des parenthèses pour que la réalité s'y engouffre. Claude, tout à son combat, politique et sentimental, engage un dialogue impossible avec nous, avec lui-même, avec la magnifique Barbara, elle l'anglophone, la juive, la si-différente, l'Autre dans toute sa plénitude et qui, parce que tout altérité, devient le vrai fer de lance du film en le dramatisant. Oui, ce film, comme d'ailleurs la majorité des autres de ce début des années 60, est une tentative désespérée de nous «fictionner», de faire notre



Barbara Ulrich et Claude Godbout.

portrait, de raconter notre histoire présente, de la symboliser à tout jamais par le cinéma. Donc, de nous réinventer.

Il y a quelque chose d'extrémiste dans cette œuvre tendue entre la douceur et la colère, et qui est de faire cohabiter la réalité et les idées: d'être réaliste à tout prix par les moyens de l'abstraction. Ou encore: de faire se rencontrer l'existentialisme et la poésie. *Le chat dans le sac*, c'est Sartre + Godard. Si le film s'invente une esthétique, elle tient, entre autres choses, à ces deux noms exemplaires, non comme éléments d'une opposition, mais comme ceux de la contradiction. Les acteurs portent leur propre nom, mais jouent: ils tentent d'apparaître sous les apparences dramatisées du film. Le film ne fait que continuellement réagencer, réactiver cette lutte — pour en finir? — entre l'essence de l'œuvre et l'existence de la réalité pour qu'advienne un peu de vérité. Celle-ci surgit des interrogations (on dialogue moins qu'on se pose des questions entre personnages), de la torture des méninges et du cœur à laquelle Claude se soumet. Elle se dévoile entre une générosité évidente et un égotisme haut placé, entre une souffrance affective et une conscience douloureuse de soi.

Il y avait du courage, que redoublait une sensibilité d'écorché vif, chez Gilles Groulx, de nous donner ce portrait du jeune Canadien français de l'époque qui, coincé entre la révolution politique et la révolution amoureuse, annonce le ratage prochain — dans quelque quinze ans, en novembre 1980 — de notre destinée. Le cinéaste considérait son film comme raté. Mais non, non. On a plutôt envie de lui répondre — mais peut-être l'avait-il deviné lui-même? — que ce sont les Québécois qui ratent tout ce qu'ils entreprennent. Cruelle vérité. Remercions Gilles Groulx d'avoir été l'un des tout premiers à nous l'avoir dite. ■